



Elle regarda tristement son chapeau flotter de vague en vague. (Page 215.)

core une bonne calomnie contre mon pauvre Henriot! Ah çà! en finirez-vous avec lui.

— Votre Majesté n'aura pas besoin d'attendre longtemps au moins pour s'assurer si ce que j'ai l'honneur de lui dire est ou non une calomnie.

— Et comment cela?

— Parce que ce soir notre beau-frère sera parti.

Charles se leva.

— Écoutez, dit-il, je veux bien une dernière fois encore avoir l'air de croire à vos intentions; mais je vous en avertis, toi et ta mère, cette fois c'est la dernière.

Puis haussant la voix :

— Qu'on appelle le roi de Navarre? ajouta-t-il.

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

**PAUL BOCAGE**

(Suite.)

Une course en mer, une promenade à cheval, une station dans les bois, une aumône commune, une prière à deux, une fleur tombée de sa ceinture qu'il avait ramassée un soir et qu'il avait demandé à garder, un reliquaire d'ivoire qu'il avait rapporté d'un voyage, un médaillon d'argent qu'il lui avait donné aux étrennes, le mouchoir avec lequel elle avait étanché son sang le jour qu'il s'était déchiré la main en descendant de l'arbre, où il était allé dénicher des merles, la fête du village, où ils avaient, pour la première fois, dansé ensemble, les arts, dont il lui avait fait comprendre les trésors, les astres, dont il lui avait expli-

qué les merveilles; les épisodes les plus insignifiants de leur vie commune lui revinrent en foule à la pensée et prirent tout à coup l'importance des événements les plus significatifs. Aussitôt qu'elle eut la révélation de son amour, elle s'écria : comment ne l'ai-je pas aimé plus tôt?

Puis, un moment après, elle se persuada qu'elle l'avait aimé toujours. Ce qu'elle appelait une tendre amitié, c'était le bon, le vrai, le tendre amour.

Elle chanta joyeusement tout en descendant l'escalier qui conduisait de sa chambre à la salle à manger.

Sa mère, en entendant ses joyeuses notes et en voyant les fraîches couleurs de ses joues, lui dit :

— Comme tu es gaie, ce matin, ma Christina!

Elle avait envie de répondre : J'aime!

Elle n'osa pas.

Elle dit : C'est le printemps.

Et elle embrassa sa mère avec une ardeur et une vivacité à laquelle celle-ci n'était point habituée.

Il semblait que, dans ce baiser filial, elle inaugurait son amour de femme.

On était en effet au printemps de l'année 1836, c'est-à-dire six mois environ avant l'époque fixée, ainsi que nous l'avons raconté, pour le mariage de M. Achille Métral et de mademoiselle de La Roche-Mâlo.

Au printemps, tout germe bourgeoise et fleurit. Ainsi fut l'amour dans le cœur des deux femmes.

La jeune fille se sentit vivre, la mère se sentit renaitre.

Pour M. Métral, après avoir reçu de mademoiselle de La Roche-Mâlo l'aveu de son amour, il s'arrangea pour conduire l'aventure à bonne fin. Il tint son amour en partie double.

Après avoir, par je ne sais quels détestables arguments, persuadé à mademoiselle de La Roche-Mâlo qu'elle devait, jusqu'au retour de son père, retour qui était prochain, tenir secret

leur amour aux yeux de madame de La Roche-Mâlo; après avoir glissé un billet doux à la fille et obtenu une réponse, M. Métral imagina, pour économiser le temps et les frais d'imagination, d'utiliser la même épître pour les deux femmes, c'est-à-dire, qu'au lieu d'écrire une lettre à chacune, il n'en écrivit qu'une, qu'il recopia.

Nous serions bien tente de mettre quelques-unes de ces lettres et de ces réponses sous les yeux des lecteurs, pour montrer, au point de vue psychologique, de combien peuvent différer deux réponses faites à une même demande; mais nous avons tant d'événements à raconter, que, quelque tendre faiblesse que nous ayons pour l'analyse, nous ferons violence à nos goûts le plus que nous pourrons.

Une fois son amour mathématiquement tenu en partie double, M. Métral ne songea plus qu'à la manière d'arriver au résultat vers lequel il s'acheminait à si grands pas.

Le moyen était simple, et, suivant le procédé des bons romanciers et des auteurs dramatiques, avant de commencer l'action, il avait trouvé le dénouement.

Il ne s'agissait plus que de le revoir et de l'examiner dans ses moindres détails; c'est à quoi il songea dès qu'il fut assuré, pièces en main, de l'amour ardent des deux femmes.

Voici en quoi consistait son moyen :

D'abord, il était certain que l'amour des dames de La Roche-Mâlo, loin de diminuer, ne pouvait que s'accroître, les deux femmes s'excitant à qui mieux mieux à se dire l'une à l'autre tout le bien qu'elles pensaient de lui.

Ensuite, il était assuré que la mère ne parlerait pas de son amour à sa fille, et que la fille tiendrait le sien fort secret à sa mère, jusqu'au retour de M. de La Roche-Mâlo.

Or, c'était sur l'arrivée du capitaine qu'il fondait toutes ses espérances.

En effet, le mari revenant, il montrait à la femme, sous couleur de devoir, l'immoralité profonde et le danger incessant de visites fréquentes, sous le toit conjugal, en présence de